

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr. six mois, 23 fr. un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. six mois, 27 fr. un an, 51 fr. L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne Réclames: 25 centimes

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 24, 8 21, 9 53, 11 26, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 43, 7 38, 9 36, 11 41, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 48, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 38, 4 48, 5 48, 8 13, 10 22, 11 15, s. Lille à Roubaix, 5 20, 7 00, s. 8 09 55, 11 05, 12 57, 2 20, 4 30, 5 30, 7 55, 10 05, 11 15 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 7 12, 8 12, 9 40, 11 17 12 17, 1 47, 3 33, 6 03, 7 23, 9 24, 11 02 Mouscron à Lille, 7 00, 8 00, 9 36, 11 05 12 05, 3 21, 4 50, 5 53, 7 40, 10,

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le bureau du Journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havas, Laffitte-Bullier, 4, Cio place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

BOURSE DE PARIS

DU 6 MARS	
3 0/0	56 90
4 1/2	83 25
Emprunt 1871	89 15
Emprunt 1872	91 ..
DU MARS	
3 0/0	56 80
4 1/2	79 50 ex.
Emprunt 1871	88 95
Emprunt 1872	90 75

ROUBAIX, 7 MARS 1873

AVONS LE COURAGE D'ATTENDRE

Certes, il est impossible de nier les inconvénients du provisoire, et lorsqu'on voit toutes les inquiétudes qu'il fait naître, il faut un grand courage pour se résigner à n'en pas sortir immédiatement, pour se résigner à n'offrir la sécurité du pays que pour quelques heures, tandis que ses intérêts exigeraient qu'elle lui fut assurée pour un long avenir. Mais, nous l'avons répété maintes fois, nous sommes de ceux qui pensent que dans la situation si complexe où se trouve encore la France, la patience est une vertu nécessaire, et il nous paraît indispensable que la libération du territoire précède le choix d'un gouvernement définitif.

C'est pour cela que tout en reconnaissant la légitimité de certaines méfiances et la justice de certains reproches, nous désirons vivement que cette fois encore il fut possible à la majorité de l'Assemblée de ne point repousser l'accord avec M. Thiers. Ce vœu semble bien près de se réaliser. Il est permis d'espérer maintenant que le parti conservateur ne sortira ni affaibli ni diminué de la crise qui se dénoue actuellement à Versailles. Une majorité de près de 500 voix s'est prononcée pour accepter la discussion du projet des Trente et ce préliminaire présage le vote final.

Mais, ce résultat n'a été obtenu qu'après un discours remarquable de M. Dufaure, qui a renouvelé devant la Chambre et devant le pays les déclarations conservatrices du 15 décembre.

En effet, il existait un pacte solennel entre le Gouvernement et l'Assemblée, le pacte de Bordeaux. Mais les déclarations du message avaient paru être une violation de ce pacte et les inquiétudes de la majorité étaient excitées.

La question importante, au moment d'apprécier l'œuvre de la commission des Trente, était donc de savoir quelle interprétation serait donnée à ce projet, par sa nature même forcément incolore. Or, le rapporteur de la commission avait déclaré que la forme définitive du gouvernement était absolument réservée dans le projet, de même que le pouvoir constituant de l'Assemblée; et le lendemain, M. le garde des sceaux est venu, en d'autres termes, faire les mêmes déclarations. Dès lors, l'attitude de la majorité était indiquée. Du moment que le pacte de Bordeaux était respecté, elle ne pouvait pas repousser une œuvre qui excitait à un si haut degré les colères de la gauche; c'est ce que dans une magnifique allocution, M. Depeyre a établi

d'une manière triomphante: « Les deux contractants, a-t-il dit, sont d'accord sur l'interprétation du contrat; or, cette interprétation conserve tous nos droits intacts, quitte à l'améliorer; » vous ne risquez donc rien d'examiner le projet. »

Voilà un langage vraiment politique. En politique, en effet, il ne faut pas s'abandonner exclusivement aux élans de son cœur, il faut savoir le modérer, le contenir par les conseils de la raison, car ce n'est pas sans motif que *seulement* et *bon sens* sont dans toutes les langues humanitaires deux mots différents. Sans doute, les excuses ne manquent pas à ceux qui montrent de l'impatience, et dans certains de leurs discours, il y a bien des choses utiles à retenir et à méditer, mais nous devons reconnaître que le langage modéré de MM. Depeyre et de Larcy a été le langage même du patriotisme et du bon sens.

L'important, à nos yeux, c'est que les intérêts conservateurs soient sauvegardés, et, il est impossible de nier que le gouvernement a pris implicitement à cet égard les engagements les plus formels. Quant aux politiques de tous les partis, ils conservent toutes leurs espérances et toute leur liberté. Entre la République et la Monarchie, rien, absolument rien n'est tranché. Sans doute une pareille solution n'est qu'un expédient et le pays, peu soucieux des formes de gouvernement, n'en est pas moins préoccupé de sauvegarder l'avenir de ses intérêts; mais qu'il se rassure.

Malgré tous les mensonges qu'on débite sur leur compte, nos députés, pris dans leur ensemble, sont encore l'élite de la nation. Ils sont honnêtes, désintéressés, capables, et bien des critiques qu'on leur adresse ne sont pas fondées! Ce n'est pas par impuissance, comme on le répète, qu'ils attendent pour constituer, c'est par patriotisme et par réflexion; c'est, en présence de l'étranger prêt à exploiter toutes nos fautes, pour éviter la crise fatale inévitable qui, dans un pays divisé par les révolutions, accompagne toujours le triomphe même du droit et de la vérité. Nous le répétons donc avec plus de conviction que jamais, les conservateurs de toutes nuances ont un grand devoir à remplir. Qu'ils ne se laissent pas entraîner par les excitations mêmes les plus séduisantes et qu'ils persistent dans la voie qui leur est naturellement tracée; qu'ils appuient énergiquement leurs mandataires, qui sont des hommes, sans nul doute, et qui, par conséquent, ont leurs faiblesses et leurs passions, mais qui forment une Assemblée telle que la France contemporaine n'en a jamais eue et n'en aura jamais vraisemblablement de meilleure. Rappelons-nous que notre patrie ne peut être protégée que par le triomphe des doctrines conservatrices, et que ce triomphe ne peut s'accomplir pacifiquement et libéralement que par l'union de tous les honnêtes gens. Or, rien ne peut mieux nous préparer à l'union définitive sur le terrain politique que l'union sur le terrain conservateur; car, lorsque nous aurons compris que nos besoins et nos aspirations sont les mêmes, les bar-

rières factices qui nous séparent seront bien près d'être abattues. Soutenons sans défaillance l'autorité de l'Assemblée, demandons avec elle au gouvernement de suivre une politique franchement conservatrice, demandons les lois qui assurent efficacement la liberté de la conscience, la liberté de l'instruction et la liberté du sens commun dans le pays; quant au reste, ayons le courage d'attendre. EDMOND DURVILLIER.

L'Agence Havas nous télégraphiait hier soir:

M. Thiers est complètement rétabli. Il a présidé aujourd'hui le conseil des ministres. Il assistera à la réception de ce soir.

L'Union est moins rassurante et ses renseignements démentent complètement ceux de l'agence officieuse:

« D'après les nouvelles que l'on nous apporte de Versailles, dit-elle M. Thiers était hier soir fort souffrant; la nuit a été mauvaise; il a eu un spasme fort inquiétant, surtout à son âge. Ce soir, à l'Assemblée, ses amis prétendaient qu'il allait mieux. Pourtant il lui a été impossible de présider le conseil des ministres, et même d'y assister. »

Notre correspondant spécial de Versailles nous écrit de son côté:

« On nous assure que M. le président de la République est un peu remis de son indisposition. »

Nous lisons dans le Journal de Florence:

Comme confirmation de ce que nous avons écrit hier sur la fausseté du bruit d'après lequel le Saint-Père aurait blâmé la conduite de Henri V, dans la question du drapeau, on nous rapporte le détail suivant d'une récente conversation entre Sa Sainteté et un membre éminent de l'épiscopat français. Ce dernier interrogeait son auguste interlocuteur sur la valeur de ce bruit: « Oh! non! non! s'est vivement écrié Pie IX; je n'ai jamais rien blâmé dans les manifestes du comte de Chambord. »

D'autre part, nous lisons dans la Correspondance parisienne du Courrier de Bruxelles:

Vous n'ignorez pas que le Français, tout récemment, s'est permis de soutenir que le Saint-Père avait blâmé l'attitude du comte de Chambord au sujet du drapeau blanc.

Une dépêche arrivée aujourd'hui apprend que l'Observateur romain a voulu démentir catégoriquement cette nouvelle, d'ailleurs, tout à fait invraisemblable. Permettez-moi de confirmer ce démenti par un fait absolument authentique.

Il y a environ trois semaines, un propriétaire du diocèse de Rouen, M. de Courseul, avait l'honneur d'être aux pieds du Pape et, à la fin de son audience, il demandait à Sa Sainteté si elle avait quelque commission pour Henri V, car, ajoutait-il, je vais en sortant d'ici tout droit à Frohsdorf.

— Ah! dit le Saint-Père, vous allez voir Henri? Eh bien, vous lui direz de ma part... mais écoutez bien: vous direz à Henri que tout ce qu'il dit est bien dit, et que tout ce qu'il fait est bien fait.

Lorsque M. de Courseul répéta textuellement ces paroles au roi, celui-ci fut tellement ému qu'il pâlit et resta plusieurs minutes sans pouvoir presque parler. S'étant remis, il fit répéter à M. de Courseul les propres paroles du Pape et en témoigna un bonheur facile à comprendre.

Le Times publie la dépêche suivante: Berlin, 4 mars.

On considère comme très-douteux que la France puisse donner des garanties financières suffisantes pour assurer l'évacuation complète de son territoire à une date rapprochée.

Nous reproduisons avec joie la note suivante du Journal officiel, contredisant les fâcheuses nouvelles d'Algérie publiées avant-hier:

« Les nouvelles alarmantes données par le Paris-Journal, dans son numéro du 6 mars, concernant la colonne d'expédition commandée par le général de Gaellifet, sont absolument dénuées de fondement. Les troupes sont rentrées dans leur campement de Biskra, où elles se trouvent aujourd'hui. »

On signale au Gaslois une certaine agitation à Aix en Provence, par suite du désarmement des pompiers de la ville.

L'incident de M. Frédéric Morin

Il y a quelque temps, des personnes avaient parlé d'un propos qui aurait été tenu par M. Frédéric Morin, ancien préfet de Mâcon, propos nié par celui-ci. La Décentralisation de Lyon publie aujourd'hui une lettre du capitaine de vaisseau Pradier, lettre dont nous détachons le passage suivant:

« Quant à moi, M. le rédacteur en chef, je déclare sur l'honneur que le propos: « Il me sera difficile de gouverner ce département sans faire tomber quelques têtes, ce qui me répugne, car je n'aime pas le sang! » a été tenu dans son cabinet, à Mâcon, par le préfet Frédéric Morin à mon brave et honorable ami J. de P... qui vient de me le répéter tout frissonnant encore de l'horrible impression qu'il en avait reçue. »

« Ce propos fut répété par moi à bien des personnes honorables, et ce ne sont point ces témoignages qui manqueraient, si M. Morin veut que la lumière se fasse, non-seulement pour cela, mais encore au sujet de mon arrestation dont je l'accuse hautement, mais vivement, depuis deux ans, d'avoir été l'instigateur. »

Patriotisme d'un Pasteur protestant

On nous écrit d'Alsace:

Une brochure contre la France et les catholiques vient d'être publiée par M. le pasteur Haemmerlin. Le tout n'est qu'une vile et ignoble flagornerie à l'adresse des nouveaux maîtres de l'Alsace, un affreux pamphlet contre le catholicisme et la France.

Le charitable ministre du saint Evangile trouve que les catholiques en Alsace ne sont pas encore assez courbés sous le joug prussien. Il appelle sur eux de nouvelles rigueurs. Il faut les exterminer, ces papistes qui ont provoqué la guerre de 1870, et qui rêvent et organisent une nouvelle Saint-Barthélemy.

M. le pasteur sait fort bien que l'empereur Napoléon III tenait peu de compte des sentiments des catholiques, que la religion n'était pour rien dans la guerre de 1870, que le procès-verbal du Sénat constata que les cardinaux ont voté contre la guerre.

M. Haemmerlin nous apprend par sa brochure que, pasteur à Neufchâteau (Vosges) pendant la guerre, il fut l'occasion de rendre maints services aux Prussiens, qui ont toutes ses sympathies.

« Si l'on faisait, dit-il à la page 33, la statistique des déprédations et des vols commis pendant la guerre, on trouverait qu'il y a de plus grands voleurs que les Prussiens. » Il élabore en passant la noble et noble figure de Mac-Mahon, le héros français. Il se défend assez mal du reproche d'avoir été un espion prussien.

Ce qui confirme que les soupçons des gens de Neufchâteau n'étaient pas dénués de fondement, c'est l'amitié, la vive tendresse que M. le pasteur ressent pour ceux qui ont, je ne dis pas vaincu, mais terrassé la France, dans un moment de surprise.

Laissons, du reste, parler M. le pasteur Haemmerlin, qui, dans sa brochure, est l'organe de la plupart des pasteurs d'Alsace:

« L'Allemagne joue le premier rôle dans le monde moderne. Elle retra Rome, elle-même, de la fange où Rome se noyait, puis elle tenta de sauver de joug tyrannique de la P... l'Etat et les nations, et enfin, elle rendit, par Luther, à toutes les âmes qui aiment la vérité, la bonne nouvelle du pardon selon les Ecritures et la loi individuelle. Cependant elle ne peut remplir cette noble et sainte fonction qu'à la condition de vaincre l'Autriche et la France. Aussi, l'empire allemand sous un chef protestant est-il, non un rêve, mais l'œuvre providentielle et nécessaire qui relie l'Allemagne du le moyen-âge à celle de l'avenir (page 49). »

M. Haemmerlin reproche au clergé catholique de France de n'avoir pas été sympathique à la guerre d'Italie. J'espère que les événements ont malheureusement donné raison aux antipathies du clergé contre cette guerre, antipathies qui avaient leur racine dans le plus pur patriotisme.

Il n'est pas besoin de prouver comment Magenta a engendré Sadowa, et comment Sadowa a produit Sedan.

Voici encore une phrase qui témoigne de la générosité et de la grandeur d'âme du pasteur renégat:

« Une nation qui ouvre ses bras aux hommes de l'Internationale noire, (il veut désigner les jésuites) expulsés avec raison de l'Allemagne, n'est pas sur le point de se relever » (page 47).

M. Haemmerlin, qui a tant de mépris pour la France humiliée, ne devrait pas oublier que cette France si honnie, si maltraitée par lui, paie régulièrement un sien beau-frère M. L... professeur à la faculté de droit de Nancy.

Notre auteur a aussi un chapitre intitulé la Revanche (page 44).

« Je ne dirai plus qu'un mot et j'aurais fini, mais ce mot je dois le dire, car la revanche, si elle n'est pas sur toutes les lèvres, elle est du moins dans tous les cœurs français. Peut-on être bon français sans haïr la Prusse? On n'a pu la vaincre, donc il faut la calomnier, donc il s'agit de la couvrir d'insultes; c'est permis, bien plus, c'est commandé par le patriotisme. Or, si le patriotisme est une vertu, la calomnie est une arme qui se tournera contre celui qui s'en sert. »

J'ai hâte d'en venir à la fin de ce monument de lâcheté et d'ignominie. Voici comment finit M. le pasteur, autrefois l'ami du sous-préfet de Neufchâteau.

Après avoir jeté son outrage sacrilège à la Vierge, l'auguste patronne de la France, le vil insulteur conclut:

« Protestant, j'aime mieux la patrie de Luther que celle de Louis XIV, révoquant l'édit de Nantes; pasteur d'une Eglise longtemps persécutée et menacée, dans les derniers temps, d'une nouvelle Saint-Barthélemy, j'aime mieux le vénérable fils de la pieuse reine Louise que le fils débauché de la superstitieuse Anne d'Autriche... »

J'aime mieux le clément Gustave-Adol-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 8 MARS 1873

LE TRIOMPHE D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE XIV.

Le retour de l'enfant prodigue. (Suite)

Les deux jeunes filles s'étreignaient longuement du fils de la veuve, qu'on disait beau. Elles avaient entendu parler de lui par sa mère, par les domestiques, et par les quelques humbles voisins qui habitaient les cottages épars aux environs d'Hazlewood. Elles parlaient de sa fortune incertaine, de ses perfections et de sa belle figure hautaine que Laura trouvait irréprochable. Miss Vane était à Hazlewood depuis un an. Son dix-huitième anniversaire était passé et son extérieur enfantin avait fait place à la beauté sereine de la femme à peu près complètement formée. La teinte dorée de sa chevelure avait brunî, et ses yeux gris paraissaient noirs au reflet de ses noirs sourcils. La signora et Richard Thornton déclarèrent qu'elle était bien changée depuis son départ et furent

tout surpris de sa beauté accomplie quand elle vint passer les fêtes de Noël avec ses anciens amis.

Elle acheta la robe de soie pour Elisa Piccirillo et la meerschbaum pour le pauvre Dick qui n'avait nullement besoin d'un souvenir de sa sœur d'adoption, car son image le hantait constamment au grand préjudice de toutes les autres images qui auraient pu sans cela trouver place dans le cœur du peintre.

Eleanor Vane eut des remords en se rappelant avec quelle facilité elle avait supporté sa séparation d'avec ses amis. Ce n'était pas qu'elle les eût aimés moins ou qu'elle eût oublié leurs bontés pour elle, non, elle n'avait pas à se reprocher une pareille ingratitude, mais il lui sembla qu'elle leur avait fait tort en étant heureuse dans l'intérieur calme et serein d'Hazlewood.

Elle fit cet aveu à Richard Thornton pendant sa courte visite. Ils se promènèrent de nouveau dans les rues et les squares tranquilles vers la tombée d'une nuit d'hiver.

« Je sens que je suis devenue égoïste et indifférente, dit-elle. Les mois passent l'un après l'autre. Voilà deux ans et demi que mon père est mort, et je n'ai pas fait un pas vers la découverte de l'homme qui a causé sa mort. Non, pas un pas. Je suis enterrée vivante à Hazlewood. J'ai les pieds et les mains liés. Que puis-je faire, Richard, que puis-je faire? Je deviens presque folle quand je songe que je ne suis qu'une pauvre fille

sans force et qu'il me faudra peut-être manquer au serment que j'ai fait après avoir lu la lettre de mon père. Et vous, Richard, dans tout ce temps n'avez-vous rien fait pour m'aider? »

Le peintre baissa la tête avec tristesse.

« Que puis-je faire, ma chère Eleanor? Ce que je vous ai dit il y a bientôt un an, je vous le répète aujourd'hui. Cet homme est introuvable. Quel espoir avons-nous? Quelle chance nous reste-t-il? Demain peut-être nous l'entendrons nommer sans savoir que c'est lui. Si l'un de nous d'eux le rencontre, il passera près de lui sans l'arrêter. Nous pourrions vivre dans la même maison que lui sans nous douter de sa présence. »

— Non, Richard, je crois que si je rencontrais cet homme, quelque instinct de haine et d'horreur me révélerait son identité.

— Ma pauvre et romanesque Nelly, vous parlez comme si la vie était un mélodrame. Non, ma chère, je vous répète que cet homme est introuvable; l'histoire de la mort de votre père est malheureusement chose commune. Oubliez-la, Nelly, ainsi que tout ce qui s'y rattache. Croyez-moi, vous ne pouvez mieux faire que d'être heureuse à Hazlewood et de ne plus songer, dans la vie innocente que vous menez, au serment téméraire que vous faites étant encore à peu près une enfant. Si toutes les improbabilités que vous avez rêvées se réalisaient et que la vengeance fût à votre

portée, j'espère et je crois, Nelly, qu'un bon sentiment parlerait en vous et que vous négligeriez l'occasion. »

Richard Thornton parlait très-sérieusement. Il n'avait jamais pu discuter la question des représailles avec Eleanor sans en être affligé. Il reconnaissait l'influence du père dans cette vision de vengeance et de désolation. Toutes les notions de justice et d'honneur de George Vane avaient été plutôt les idées fausses et triviales du théâtre que celles du bon sens pratique. Il avait constamment entretenus sa fille des vengeances qu'il méritait pour l'avenir, et qui ne tendaient rien moins qu'à l'annihilation complète de tous les ennemis du vieillard.

Ce prodige imprudent et ruiné, qui criait contre le monde parce que son argent était dépensé et que sa place avait été prise par d'autres plus sages, avait été le précepteur d'Eleanor pendant les années où elle avait été le plus susceptible d'impression. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce qu'il restât quelques laches dans le caractère de cette jeune fille sans mère, et qu'elle fût toute disposée à considérer comme une obligation de son amour filial un projet de vengeance poëenne.

Le milieu de l'été était passé lorsqu'un événement vint rompre la monotonie de la vie de chaque jour à Hazlewood.

Les deux jeunes filles s'étaient attardées dans le jardin un soir du commencement de juillet. Mistress Darrell écrivait dans le parloir. La lampe bril-

lait à l'ombre de la véranda et le profil de la veuve, assise à son bureau, était visible à travers la fenêtre en saillie entr'ouverte.

Laura et sa compagne avaient causé pendant longtemps; mais Eleanor avait fini par se taire et elle se taisait debout contre la barrière, le coude appuyé sur la traverse supérieure et les yeux fixés sur l'avenue. Miss Mason n'était jamais la première à se laisser de parler. Ses lèvres rouges et mignonnes babillaient continuellement. Aussi, lorsqu'Eleanor se tut, elle eut recours à ses chiens, à son gros terre-neuve au pelage soyeux, dont les grands yeux bruns regardaient par-dessous l'énorme touffe de poils qui couvrait sa tête, et à son lévrier italien, maigre et efflanqué, qui grelottait malgré son paletot en flanelle et faisait preuve de certaines dispositions remuantes fort peu agréables pour toute autre personne que sa maîtresse.

Il n'y avait pas de lune par cette soirée embaumée de juillet, et le valet vint allumer la lanterne placée sur le poteau, pendant que les deux jeunes filles étaient auprès de la barrière. Cette lanterne donnait au cottage un aspect charmant par les nuits sombres et envoyait un jet de lumière étincelant dans l'avenue obscure.

La suite à un prochain numéro.